

### Avant-propos

Selon le romancier Édouard Glissant, dans les mythologies populaires, le géant est bon parce que sa grande taille lui permet de comprendre ce qui se passe de part et d'autre de la ligne de démarcation. Dans cette analyse, Vanessa Della Piana (formatrice permanente au Cefoc) propose au lecteur de prendre de la hauteur, à l'image du géant, pour cerner ce qui se cache derrière l'idée de « frontière ». Des frontières mentales aux frontières matérielles, des frontières symboliques aux frontières physiques, en quoi celles-ci font-elle sens ou au contraire menacent-elles le sens de la vie, personnelle et collective ? Qu'est-ce que les frontières et à quoi servent-elles ?

**Mots-clés :** Capitalisme – Frontière – Immigration – Inégalités

### Introduction

Après une période où l'on a cru qu'elles allaient disparaître, les frontières ne cessent au contraire de se renforcer et de se multiplier. Zones de guerre, zones interdites, zones tampon, zones sensibles... les frontières n'arrêtent pas de faire parler d'elles. Si beaucoup à travers le monde ont l'impression de vivre dans un village planétaire, où marchandises et informations circulent sans limite, il n'en reste pas moins que des barrières bien réelles continuent d'exister, en particulier pour la circulation des personnes. Ainsi, depuis les années nonante, plus de 27 000 kilomètres de frontières nationales ont vu le jour<sup>1</sup>.

Des murs sont érigés, physiques certes, mais aussi mentaux. Des séparations de toutes sortes continuent de fragmenter la société : entre groupes ethniques, communautés culturelles, entre le centre et la périphérie des exclus. Si certains plaident pour abolir toute frontière, d'autres souhaitent les renforcer. Si certains y voient un mal à éradiquer, d'autres les estiment indispensables à la vie en société. Qu'en penser ?

Cette analyse traitera la question du sens et du non-sens des frontières. Elle s'appuie entre autres sur les réflexions des participants à une journée de formation organisée par le Cefoc, le 28 mai 2015, sur le thème : « *Et si on faisait reculer nos frontières ?* »

### L'imaginaire des frontières

Le terme « frontières » convoque immédiatement à l'esprit une série de représentations, issues de l'inconscient collectif mais aussi de l'actualité brûlante. Les remparts du Moyen Âge. Le mur de Berlin. Les frontières fortifiées entre les deux Corées. La barrière entre Mexique et USA, rehaussée de caméras et de tours de surveillance. Les Palestiniens emmurés dans ce qui leur reste de territoire. Trump qui veut fermer les frontières des USA aux musulmans. Les quartiers chics ultra-protégés des bidonvilles voisins à Rio. Un projet de mur anti-Rom à Mouscron. Des ghettos en ville à l'écart des quartiers huppés. Ici et ailleurs, des nantis qui se barricadent dans leur maison.

Mais aussi la Hongrie qui s'entoure de barbelés pour faire barrage aux réfugiés. La Norvège qui construit une barrière dans l'Arctique pour contrôler l'arrivée de migrants. Une entreprise belge spécialisée dans les portails qui fait sa pub : « *Les migrants arrivent... Réfugiez-vous !* ». La « jungle » dans Calais. Une ville d'Angleterre qui réserve des portes rouges aux maisons de

<sup>1</sup> *Faut-il abolir les frontières ?*, Le Monde Diplomatique, Manière de voir, n°128, avril-mai 2013, p.4.

demandeurs d'asile. La Belgique qui envisage des badges d'identification pour les migrants et des places supplémentaires en centres fermés. L'agence Frontex, garde-frontière de l'Europe<sup>2</sup>.

Cet alignement de faits donne le vertige. La peur de l'envahissement semble gagner du terrain. Sans compter que « l'ennemi est devenu intérieur » : c'est le terroriste, assimilé au réfugié ou au musulman qui vit parmi nous. Et le Vieux Continent – donc aussi la Belgique – se transforme lentement mais sûrement en forteresse.

## **Qu'est-ce qu'une frontière ?**

La définition qui vient à l'esprit est bien souvent celle d'un tracé sur une carte, une ligne de démarcation formelle entre des pays, des régions. Pour Étienne Balibar<sup>3</sup> (philosophe français), les frontières vont bien au-delà des limites de souveraineté d'un État. Les frontières peuvent aussi être mobiles et dématérialisées. Par exemple, la douane volante qui procède à des contrôles de frontière dans le TGV entre Bruxelles et Paris.

Par ailleurs, les frontières n'ont rien de naturel : ce sont des constructions politiques et sociales. Par exemple, les frontières actuelles de l'Union européenne n'ont pas existé de tout temps. On oublie qu'elles résultent d'une lente construction, de négociations, toujours inachevées. Qu'on songe aussi à l'histoire de la colonisation : les Européens, notamment, ont redéfini des frontières en Afrique ou encore au Proche-Orient. L'Europe, entre autres, n'est d'ailleurs pas sans responsabilité dans les tumultes qui secouent ces régions du monde et qui provoquent tant de départs forcés.

Mais les frontières ne reposent pas seulement sur des éléments géographiques : elles se construisent aussi sur des éléments symboliques et sociaux. Par exemple, se dire « belge », ce n'est pas seulement (et c'est même rarement !) se référer au territoire géographique dans lequel on vit. C'est aussi se référer à des pratiques, à des rites, à des valeurs... qui façonnent une identité nationale (les hymnes, l'histoire, l'art culinaire, etc.).

Par ailleurs, toute frontière détermine la position des personnes et des groupes : elle les situe d'un côté ou d'un autre. Ce positionnement peut être spatial, dans le cas de frontières géographiques (être « belge » ou « non-belge » par exemple). Mais aussi social, si les frontières sont de type socioculturel (être « francophone » ou « non-francophone » par exemple).

## **Frontières visibles et invisibles**

Les frontières peuvent donc être aussi bien formelles qu'informelles. Des barrières techniques, sociales ou culturelles fonctionnent comme des plafonds ou des murs de verre : transparentes, invisibles, elles marquent néanmoins une séparation difficile voire impossible à franchir. La société se cloisonne ainsi en des sous-ensembles, créant des fractures entre les âges, entre les genres, entre les catégories sociales, etc.

Par exemple, l'accès ou non aux modes de communication numérique est une ligne de fracture aujourd'hui importante même si elle est invisible. On pense aussi aux phénomènes de discrimination. À la gentrification<sup>4</sup> des centres urbains et à la ghettoïsation des plus démunis en périphérie. À la relégation scolaire, etc.

Ces frontières, même si elles sont symboliques ou informelles, ont des effets très concrets sur la vie des personnes et des sociétés.

---

<sup>2</sup> Voir *Nouveau mandat de Frontex: face à la « crise migratoire », une réponse toujours plus attentatoire aux droits humains*, Ciré, août 2016.

<sup>3</sup> Voir *Les métamorphoses des frontières*, Agir par la culture, n°44, 2015.

<sup>4</sup> C'est un phénomène urbain d'embourgeoisement : des arrivants plus aisés s'approprient un espace initialement occupé par des habitants ou usagers moins favorisés. Proviend du terme anglais « *gentry* », qui signifie « petite noblesse ».

## Des frontières mentales aux frontières physiques, il n'y a qu'un pas

Les frontières les plus informelles ou les moins visibles peuvent amener à ériger des frontières bien marquées, très visibles.

Ainsi, la guerre au Proche-Orient provoque l'émigration de dizaines de milliers de personnes qui n'ont d'autre choix que de fuir l'horreur des combats. Même si les Européens n'en accueillent qu'une petite partie<sup>5</sup>, ils se posent des questions : a-t-on les moyens de faire face à cet « afflux » de réfugiés ? Qu'en sera-t-il de l'aide aux nationaux frappés par la pauvreté ? Ces derniers temps, il n'était pas rare d'entendre : « *Aidons nos SDF plutôt que les réfugiés !* ». Ce qui va souvent de pair avec une vision du réfugié comme potentiellement dangereux, profiteur, voleur, violeur ou encore terroriste.

Si se poser des questions est légitime, il est important de prendre du recul pour comprendre ce qui se joue. Derrière ces réflexions se cache une frontière d'un autre type que les murs et les barbelés. C'est une frontière « mentale », la perception d'un « eux » et d'un « nous ». Ce type de frontière mentale est bien souvent nourri par des stéréotypes, des préjugés.

Ceux-ci fonctionnent comme des étiquettes qu'on colle aux personnes ou aux groupes. Elles sont de différents types : liées au genre, au niveau social, à la culture, à la religion, à la langue, etc. Elles peuvent être valorisantes ou non, avoir une charge positive ou négative.

Lorsque les stéréotypes, qui distinguent ceux « du dedans » et ceux « du dehors », se diffusent au sein d'une population, ils peuvent conduire à justifier des discours de rejet et des politiques de fermeture des frontières (géographiques). Les frontières mentales peuvent ainsi mener à ériger des remparts bien réels et à mener des politiques concrètes d'exclusion.

Quelques exemples : l'apartheid (régime de ségrégation raciale en Afrique du Sud) ; mais aussi plus récemment l'objectif « zéro réfugié » de Viktor Orban en Hongrie, taxant tous les réfugiés de dangereux.

## Ces « frontières mentales », d'où viennent-elles ?

Il faut tout d'abord souligner que c'est un mécanisme profondément humain. Chacun-e fonctionne avec des stéréotypes et des préjugés : on a tous tendance à faire des catégories de manière automatique, à établir des frontières entre des groupes. Fonctionner avec des stéréotypes répond à un besoin de sécurité, au besoin de se sentir protégé mais aussi d'appartenir. C'est une question d'identité.

Les catégories peuvent être très différentes selon les parcours de vie des uns et des autres. Plusieurs facteurs influencent les préjugés et les stéréotypes. Bien sûr, il y a la part de l'éducation. Il y a le rôle des expériences négatives, qu'on généralise et dont on ne cerne pas toujours la complexité (« *un réfugié a agressé une femme, ce sont donc tous des violeurs !* »). Il y a le rôle des médias qui véhiculent des clichés et attisent les peurs pour faire de l'audimat.

La peur, justement, joue un rôle considérable. On le perçoit à travers la « crise des réfugiés ». La peur de perdre sa place (la rhétorique de l'envahissement est utilisée fréquemment par les politiques ou dans les médias). La peur de perdre son identité (en France, les débats ont fait rage autour de « l'identité nationale » : ces étrangers sont-ils « assimilables », que va-t-il advenir de « notre culture » ?). La peur pour son intégrité physique (le spectre du « réfugié terroriste » est souvent agité). Mais aussi la peur de ne plus pouvoir subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Ainsi, Viktor Orban n'hésite pas à faire un referendum avec des questions telles que : « *Êtes-vous d'accord avec le fait que les migrants menacent l'existence et l'emploi des Hongrois ?* ». C'est la peur de perdre sa place, déjà si durement arrachée, et en particulier, son emploi : ces étrangers ne vont-ils pas manger notre pain ? Des discours populistes n'hésitent pas à désigner des boucs-émissaires coupables de la « crise économique » : les étrangers, quand ce ne sont pas les chômeurs.

---

<sup>5</sup> Ainsi, la Belgique a accueilli 35 000 réfugiés en 2015, soit un réfugié pour 300 habitants. Alors que le Liban est à un rapport entre un tiers et un quart de réfugiés !

C'est que le système capitaliste vit de la mise en concurrence : d'ici et d'ailleurs, les individus sont mis en compétition. Il n'est pas rare que des personnes déjà exclues ou qui ont galéré pour obtenir des droits s'en prennent à d'autres catégories d'exclus : travailleurs pauvres contre chômeurs ou réfugiés par exemple. C'est une logique perverse : par exemple, plus on précarise les sans emploi, plus les droits des travailleurs sont menacés. Et la précarisation des populations à travers le monde est un puissant levier pour les pires idéologies, celles qui érigent des remparts, jetant les uns au-dehors et enfermant les autres au-dedans. Si on n'y prend pas garde, il est tôt fait de mettre en compétition les solidarités, plutôt que de remettre en question le système qui produit les inégalités. Il n'y a pas à choisir entre la solidarité avec les réfugiés et la solidarité avec les SDF ou les chômeurs. Un combat n'exclut pas l'autre : les chiffres prouvent que la Belgique, l'Europe est suffisamment riche pour que chaque Belge, chaque Européen, chaque réfugié puisse vivre bien, moyennant des politiques volontaristes<sup>6</sup>.

Alors finalement, quand on dit : « *Aidons nos SDF plutôt que ces réfugiés* », de quoi a-t-on peur ? Et pourquoi ?

### **Des frontières qui font sens ou qui menacent le sens de la vie en société ?**

On l'a vu : les frontières déterminent des démarcations entre « nous » et « eux ». En ce sens, ce sont des éléments qui fondent les identités personnelles et collectives. Le problème surgit lorsque ces identités se referment, ou lorsque les uns s'estiment supérieurs aux autres. Les frontières sont dans ce cas des instruments de domination et de hiérarchisation entre groupes humains.

Les frontières permettent de « classer » les personnes par groupes : Européens/non-Européens, avec ou sans logement, avec ou sans emploi... Les frontières, y compris mentales ou symboliques, peuvent être considérées comme des outils qui permettent de décrire une situation, de se repérer dans la complexité du monde en faisant des ensembles qui ont ou non certaines caractéristiques. En soi, c'est une bonne chose. Mais une fois classées, les personnes ne bénéficient pas toujours des mêmes droits !

La période trouble que nous traversons invite d'ailleurs à relire la philosophe Hannah Arendt. Elle explique comment une nouvelle catégorie d'êtres humains a émergé dans les années trente : les « sans-droits ». S'intéressant aux origines du totalitarisme, Arendt décrit ainsi le processus qui a conduit à la mise à mort de millions de personnes sous le III<sup>e</sup> Reich : les guerres civiles ont entraîné l'immigration de groupes qui n'ont été accueillis nulle part. Une fois qu'ils ont abandonné leur État, ils sont devenus apatrides. Et une fois qu'ils ont été privés des droits que leur humanité leur conférait, ils se sont retrouvés sans droits et considérés comme la « *lie de la terre* »<sup>7</sup>. Se remémorer cette sombre page de l'Histoire permet de comprendre que des frontières, aussi bien mentales que physiques, ont pu être utilisées comme des outils terribles de domination.

### **Alors, un monde sans frontières ?**

Au cours des années 80-90, une mouvance mettait en avant l'idée d'un monde sans frontières : c'était une phase d'ouverture des nations, avec la création d'un Marché commun et l'instauration des accords de Schengen. Si on est loin aujourd'hui de cette idée d'abolition des frontières, qu'en penser ?

Pour l'anthropologue Michel Agier, « *un lieu ou un groupe n'existe que par distinction, séparation et mutuelle reconnaissance avec son environnement, avec un autre groupe ou avec un autre lieu* »<sup>8</sup>. Autrement dit, les frontières permettent aux uns et aux autres d'exister. Il faut bien que l'autre me reconnaisse, pour que j'existe avec ma propre identité ! Sans frontières, comment délimiter qui je suis et qui est l'autre ?

---

<sup>6</sup> Voir notamment R. PINTO, *Immigration : une menace ou une chance ?*, Vivre ensemble Éducation, analyse 4, 2015.

<sup>7</sup> H. ARENDT, *Les Origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, 1951.

<sup>8</sup> *Les métamorphoses des frontières*, op. cit.

Si l'on prend le point de vue psychologique, l'être humain ne peut en effet se développer sans avoir conscience de limites. Poser des frontières est un besoin humain fondamental pour se construire. Avec un équilibre souvent difficile à trouver, les parents cherchent par exemple à poser des limites à leurs enfants, tout en leur permettant parfois de les franchir pour mieux en comprendre le sens. L'être humain est aussi « limité » par une enveloppe corporelle, par la finitude de sa vie, par ses appartenances, etc. Si je suis « moi », c'est parce qu'une série d'éléments bornent mon identité, physique, psychologique, sociale. Les frontières empêchent la confusion avec l'autre. Comme le dit si bien le romancier Édouard Glissant : « *Nous avons besoin des frontières, non pour nous arrêter, mais pour exercer ce libre passage du même à l'autre.* »<sup>9</sup>

Les frontières gagnent à rester ces lieux d'échanges et de vie. Lorsqu'elles sont poreuses, elles permettent de délimiter tout en restant des zones de relation. En biologie, on peut prendre l'exemple de la membrane d'une cellule ou encore de l'épiderme, qui délimite mais aussi qui permet l'échange de molécules, sans quoi la vie ne serait pas possible. L'enveloppe corporelle « défend » contre des agressions extérieures : elle contient et protège. Mais dans le même temps, c'est une zone de contact avec les autres.

Pour le philosophe Régis Debray : « *Quand on supprime des frontières, on construit des murs. On confond les frontières et les murs. Les frontières sont un vaccin contre les murs. Elles permettent le va-et-vient. La frontière est une marque de modestie et de respect de l'autre : non, je ne suis pas partout chez moi. Il y a deux façons d'envisager les portes : celles qu'on ferme, avec serrure à trois points de verrouillage et système d'alarme paranoïaque dans un mauvais réflexe de recroquevillement sur soi-même ; celles qu'on tient ouvertes aux visiteurs, moyennant certaines conditions partagées de bon voisinage.* »<sup>10</sup>

La différence entre un mur et une frontière, c'est que le mur ne permet pas la « mutuelle reconnaissance » dont parlait Michel Agier. Il ne permet pas l'échange. On croit que le mur protège, alors qu'en réalité, il étouffe la vie, il empêche tout mouvement de relation entre soi et l'autre. Aucune civilisation, aucune identité ne se développe dans la fermeture hermétique.

### **Être garde-frontière et passeur**

*« La double nature de la frontière peut donc nous pousser à être à la fois garde-frontière, respectueux de la souveraineté de l'autre, de sa liberté, de son indépendance, et passeur qui œuvre à l'échange et au métissage des réalités humaines que la frontière sépare. »*

(Michel Warschawski)

L'histoire de l'humanité est d'abord une histoire de migrations. La vie, personnelle et collective, est faite en permanence de franchissements de frontières, de tous types. Outils d'inclusion ou d'exclusion, les frontières séparent autant qu'elles relient. C'est là leur ambiguïté fondamentale. C'est aux femmes et aux hommes qu'il appartient d'en faire davantage des espaces de préservation de l'identité dans l'échange et l'ouverture, plutôt que des lieux de repli, des instruments de pouvoir et de séparation entre les personnes, les peuples, les cultures.

Vanessa DELLA PIANA,  
Formatrice permanente au Cefoc

---

<sup>9</sup> *Faut-il abolir les frontières ?*, op. cit., p.6.

<sup>10</sup> R. DEBRAY, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010.

## **Pour aller plus loin**

*Faut-il abolir les frontières ?*, Le Monde Diplomatique, Manière de voir, n°128, avril-mai 2013.

*Les métamorphoses des frontières*, Agir par la culture, n°44, 2015.

Jean-Yves BURON, *Réfugiés, pauvres d'ici : faut-il choisir ?*, Vivre ensemble Éducation, analyse n°9, 2015.

Renato PINTO, *Franchir les frontières, un défi pour le XXIe siècle*, Vivre ensemble Éducation, analyse n°1, 2016.

## Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

### 1. Frontières et expériences de vie

- a. Avez-vous déjà vécu une exclusion ou un sentiment d'exclusion ? Si vous savez le dire, au nom de quoi ? Avez-vous en tête des exemples « d'étiquettes » qu'on vous a collées au cours de votre existence, ou que vous avez collées à d'autres ?
- b. Faites-vous des liens entre ces expériences de vie et l'actualité récente ?
- c. Au départ de ce qui a été évoqué, que peut-on répondre à la question : d'où viennent les étiquettes, les stéréotypes ? Qu'est-ce qui explique que nous avons tendance à fonctionner en créant des catégories, des frontières ?
- d. Selon vous, fonctionner avec des étiquettes, créer ainsi des frontières, qu'est-ce que ça permet, qu'est-ce que ça provoque ? Que peut-on identifier comme répercussions des frontières, mentales mais aussi physiques ? En quoi les frontières ont-elles du sens ou, au contraire, en quoi menacent-elles le sens de la vie en société ?

### 2. Lecture du texte

### 3. Réactions

- a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
- b. Quels liens faites-vous avec votre propre réflexion ? Quels points communs, divergences, compléments, etc. ?
- c. Quel rôle pouvons-nous jouer comme citoyen (ou comme association) dans la perspective d'un meilleur vivre-ensemble ?